TEXTES DE L’EXPOSITION EN GROS CARACTERES

INTRODUCTION

« *La plus grande pleureuse dans la forêt des génies est la chute d’eau* »[1] scandent les pleureuses lors des rituels d’accompagnement aux morts au Gabon.
La langue punu dans le sud du Gabon comporte plusieurs termes pour distinguer le pleur de l’eau, des animaux, des végétaux et des instruments de musique.
L’œuvre de Myriam Mihindou (née en 1964 à Libreville, au Gabon) puise dans ces multiples dimensions du pleur. Lors du décès de son père, l’artiste a été initiée par les pleureuses punu.
Accompagnatrices de l’âme du défunt, ces veuves qui ont perdu leurs maris veillent aussi sur les vivants, relient l’individu à la sphère collective et structurent les liens avec l’univers et l’au-delà.

[1] Ce proverbe est extrait de l’ouvrage écrit par Roger Mabik-ma-Kombil, « Ngongo des initiés. En hommage aux pleureuses du Gabon», Paris, L’Harmattan, 2003

Myriam Mihindou a conçu une série d’œuvres à partir d’un rituel vécu et de la connaissance ancestrale qui lui a été transmise. Elle a créé l’ensemble spécifiquement pour cette exposition, en résonance avec le patrimoine matériel et immatériel conservé au musée, et au travers de dialogues et collaborations. Ce récit des larmes qu’elle partage ici, elle l’adresse à tous nos sens. L’espace est traversé par un chant vibratoire et se perçoit comme un univers cathartique. Les pleureuses appellent les larmes des proches du défunt et libèrent le chagrin qui se déverse. Les œuvres traduisent ces émotions extrêmes des pleurs du deuil ; ces représentations visent à apaiser la douleur et la tristesse.

Ilimb, en punu, signifie la trace qui demeure. La torche dont la flamme vacille dans la nuit lors des rituels pleure des larmes de résine qui se détériorent et se transforment. Pareil à la résine, le corps laisse aussi des traces. En se référant à cette trace, on peut croire à une résurrection. Le chant des pleureuses tourbillonne dans l’air comme la fumée de la torche : c’est l’essence des pleurs.

LE CORPS COLLECTIF

Myriam Mihindou interroge sa culture d’origine punu. Elle conçoit une œuvre globale, nourrie de perceptions sensorielles et incarnée. Formes, matières, sons, mettent en évidence les relations qu’elle entretient avec sa matrilinéarité punu et la place des femmes dans cette société. Le cheminement au sein de l’espace ici ouvert engage les corps des visiteurs à ressentir une expérience qui prend ses sources dans une pratique de catharsis collective, celle de la lignée des pleureuses.

Les pleureuses, ce sont ces femmes qui soignent les corps, les esprits, les âmes. Celles qui structurent le lien avec l’univers et transmettent les filiations ancestrales et mystiques.

Les rituels qu’elles performent accompagnent l’âme des défunts et participent d’une appropriation collective et identitaire.

Ce corps collectif se révèle au cours du *lingui*, ce temps de profonde méditation, d’écoute et d’introspection. C’est là où la place sacrée de l’individu peut se définir dans un rapport au vivant et au groupe qui régénère l’âme, le corps et l’esprit. Les œuvres créées se font le réceptacle des larmes d’un corps universel et collectif.

LE SOUFFLE

La lignée des pleureuses, c’est celle des destinées, celle qui rencontre l’amour, la mort, la naissance. C’est le *Moñu*, cette matrice qui traverse l’espace. Il implique la vie en toute vie, celle des hommes, des végétaux, des animaux. Cette sculpture végétale, sonore et tactile capture et retransmet le souffle créateur de *Mam*, la terre mère. Elle convoque les ancêtres.

L’acousticien Didier Blanchard, en collaboration avec Myriam Mihindou, fait exister ce paysage sonore et vibratoire. Tous deux nous invitent à faire un geste : en caressant délicatement cette sculpture, les récits et

les mythes prennent vie. Le *Moñu*, c’est aussi le corps de l’artiste qui respire et qui performe toujours.
Ici est réinterrogé une pratique ancestrale. La présence du souffle donne vie aux formes et aux matières. La larme et ses vertus cathartiques agissent de façon curative, provoquant une dimension thérapeutique.
Annie Flore Batchiellilys, autrice également invitée par Myriam Mihindou, a composé la complainte « Tsiengui Milangu ». Elle reprend le souffle inhérent aux rituels et son chant croise le rythme immémorial *mikékili* des bâtons frappés par les mains des pleureuses.

RETOURNER À LA TERRE

Myriam Mihindou transpose en céramique des harpes sacrées du Gabon conservées dans la réserve des instruments de musique du musée du musée du quai Branly – Jacques Chirac. Elle les colore d’oxyde de fer du Gabon. C’est la peau des villages, c’est le goût de la terre rouge, de l’eau, du sol, c’est l’odeur des feux

du foyer et des cérémonies de passage.
Dans les pots des pleureuses *Matsanga*, emplis de toutes les larmes de la vie, on retrouve les traces de particules blanchâtres de kaolin (argile blanche). C’est le *Pemba* qui recouvre les masques et le corps des initiés pour faciliter le voyage céleste entre le monde des vivants et celui des morts.
Dans le sud Gabon, les enfants sont initiés par les pleureuses. C’est un enseignement fondamental, l’incarnation d’un savoir à la fois mystique, scientifique et thérapeutique. Il s’agit ici, au sein de cet espace, de faire vivre et circuler ces savoirs, de les traduire. Cette transmission mémorielle est essentielle. Elle passe par la permanence des pratiques. Les mots de la langue reviennent, réapparaissent dans les complaintes. Le passé, le présent et le futur se confondent.
Myriam Mihindou a choisi des titres en punu pour ses oeuvres. Sa langue prend pour elle une dimension résonnante au cœur de visions rêvées et de mémoires revisitées.

Ces mots, ces sons, ces formes, sont des archives. Celles d’une langue, celles des relations fondamentales à la vie, à la mort, au souffle des ancêtres et aux relations sociales apaisées.

L’EXPÉRIENCE DU LIEU

Myriam Mihindou a éprouvé le lieu muséal. Elle s’est rendue dans les réserves qui conservent les objets et les instruments de musique qui l’intéressent. Elle a senti le *nzumbili*, cette odeur de fumée qui se dégage des harpes sacrées. Cette expérience olfactive participe à la levée des amnésies et revivifie les souvenirs.
À partir de cette expérience, elle convoque des sens trop souvent atrophiés au sein des espaces muséaux. Olfactifs, tactiles ou auditifs, tous lui semblent indispensables pour faire percevoir les relations qui prennent corps sur ce plateau ouvert dont l’espace abolit les distances et assure la pollinisation des œuvres.

Celles-ci se chargent de la présence vibratoire des pleureuses et agissent sur les consciences. Elles forment un ensemble, un corps sensoriel et intuitif.
Myriam Mihindou se réfère à Roger Mabik-Ma-Kombil, artiste pleureur gabonais qui, le premier, a écrit sur l'importance du rôle social des pleureuses punu.
Le théâtre initiatique et mystique des pleureuses accompagne l'âme et l'esprit des défunts, il conte les mémoires et permet d'exister face à la mort.
La force de ces complaintes c'est *Mutodi*, la parole en devenir, celle que l'on retrouve dans le geste graphique de l'artiste. Ses dessins sont les empreintes d'un savoir immatériel. Elle interroge les mémoires et les transmissions entre générations, investit dans l'énergie vitale qui anime les êtres et les éléments naturels, et fait du lieu d'exposition un espace initiatique in situ ancré dans un présent, qui est lui-même en lien avec le passé et l'avenir.

LA RÉSERVE DES INSTRUMENTS DE MUSIQUE

La collection d’instruments de musique aujourd’hui conservée au musée du quai Branly – Jacques Chirac provient du musée national des arts d’Afrique et d’Océanie et du département d’ethnomusicologie du musée de l’Homme. Elle comprend près de 10 000 instruments. À la création du musée du quai Branly, l’architecte Jean Nouvel a imaginé de les déployer dans une réserve, visible à tous les niveaux du musée. Ce cylindre de verre est un lieu de conservation et de travail sur la collection, organisée par grandes familles instrumentales et par ensembles culturels. À l’intérieur de la tour, certains instrument plus fragiles sont disposés dans des boîtes ou dans des tiroirs.

Dans le cadre de la préparation de son exposition, l’artiste Myriam Mihindou s’est rendue à plusieurs reprises dans cette réserve, qui est pour elle le chœur du musée.

Elle a choisi de transposer en céramique neuf harpes sacrées du Gabon qui sont des instruments fondamentaux dans les rituels d’initiation.
Présentées dans l’exposition, les neuf harpes créées par l’artiste traduisent l’énergie du son, ainsi transfiguré.